

# L'ABBAYE DE SAINT-MICHEL DE LA CLUSE ET LE MIDI DE LA GAULE, X<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> SIÈCLES

Christian Lauranson-Rosaz

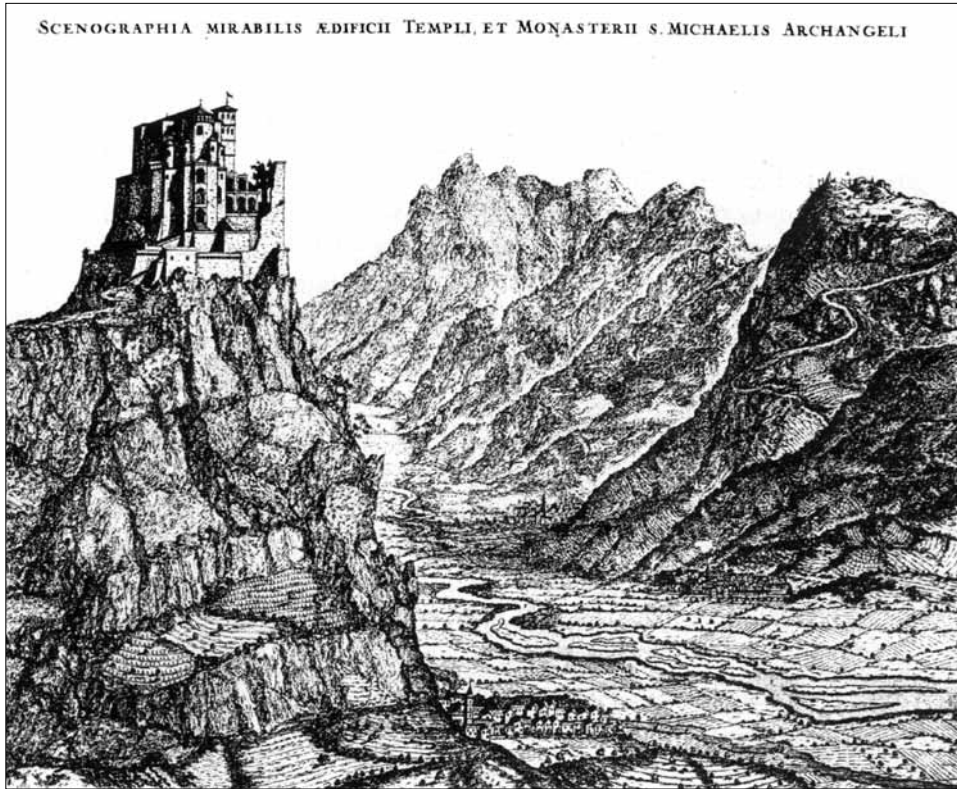
Universités de Lyon et d'Auvergne

Quand on arrive de France en Italie par le Mont-Cenis ou le Montgenèvre et qu'on transite vers Turin par la vallée de Susse, on peut difficilement manquer de découvrir l'abbaye de Saint-Michel de La Cluse, perchée sur son piton rocheux, le *Monte Pirchiriano*, à 962 mètres d'altitude, d'où elle domine toute la cluse qui lui a donné son nom. Du haut de ce véritable «balcon aérien» qu'est la *Sacra*, la vision est peut-être encore plus forte : le site ne laisse pas d'impressionner.

La prestigieuse abbaye de La Cluse est paradoxalement presque inconnue des historiens français<sup>1</sup>, alors que c'est une abbaye qui a fortement intéressé la France méridionale, tant en ce qui concerne sa fondation, que ses premiers abbés ou ses possessions primitives<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Les études concernant San Michele della Chiusa sont pourtant relativement abondantes, bien que presque exclusivement italiennes : G. Avogadro di Valdenigo, *Storia della abbazia di S. Michele della Chiusa*, Novara 1837; F. Savio, *Sulle origini della abazia di S. Michele della Chiusa*, Turin 1888; G. Claretta, *Storia diplomatica dell'antica abbazia di S. Michele della Chiusa*, Turin 1888; É. de Dienne (le français auvergnat qui fait l'exception !), *L'abbaye de Saint-Michel de La Cluse et ses rapports avec la ville du Puy*, dans *Congrès archéologique de France*, t. LXXI, 1904, pp. 270-300; G. Schwartz et E. Abegg, *Das Kloster San Michele della Chiusa und seine Geschichtschreibung*, dans «Neues Archiv der Gesellschaft für Ältere Deutsche Geschichtskunde», 45 (1924), pp. 235-255; G. Gaddo, *La sacra di San Michele in Val di Susa*, Saint-Michel 1977 (3<sup>e</sup> éd.); U. Chierici, *Appunti sulle vicende costruttive della Sacra di S. Michele in Val di Susa*, dans *Monasteri in alta Italia dopo le invasioni saracene e magiare*, Turin 1966, pp. 527-540; G. Sergi, *La produzione storiografica di San Michele della Chiusa. Una cultura fra tensione religiosa e propaganda terrena*, Borgone di Susa (To) 1983; C. Lauranson-Rosaz, *L'Auvergne et ses marges (Velay, Gévaudan) du VIII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle. La fin du monde antique ?*, Le Puy-en-Velay 1987 (réédition 2007), pp. 291-306. Plus récemment, le somptueux ouvrage d'art coordonné par G. Romano, *La Sacra di San Michele. Storia Arte Restauri*, Turin 1990 (avec une bonne bibliographie, à laquelle nous renvoyons). Voir aussi A. Baudrillat, *Saint-Michel de La Cluse*, dans *Dictionnaire d'Histoire générale de l'Église*. De manière synthétique et «cybernétique» : <http://www.sacradisanmichele.com/page5.asp?page=15&titolo=1>.

<sup>2</sup> Saint-Michel a beaucoup souffert de l'ignorance dans laquelle elle est tenue chez nous ; les auteurs de monographies régionales n'ont pas même évoqué l'abbaye, alors que leurs zones d'études englobaient parfois des dépendances clusiennes d'importance : É. Magnou-Nortier, *La société laïque et l'Église dans la province ecclésiastique de Narbonne (zone cispyrénéenne), de la fin du VIII<sup>e</sup> à la fin du XI<sup>e</sup> siècle*, Toulouse 1974, p. 512, n. 146, p. 546 ; J.-P. Poly, *La Provence et la société féodale, 879-1166. Contribution à l'étude des structures dites féodales dans le Midi*, Paris, 1976 ; Saint-André d'Avignon a dépendu de La Cluse ; G. Devailly, *Le Berry du X<sup>e</sup> siècle au milieu du XIII<sup>e</sup>*, Paris-La Haye 1973 ; Saint-Désiré.



1. - Saint-Michel de la Cluse. Gravure XVIII<sup>e</sup> siècle.

Lieu de culte, de passage, de pèlerinage, de culture, Saint-Michel de La Cluse est en soi une illustration majeure de l'importance des établissements monastiques au Moyen Âge, lieux de rencontres et d'échanges présentant bien au-delà de la seule dimension religieuse, des aspects politiques, sociaux, économiques, et évidemment culturels et mentaux. Elle est aussi plus particulièrement révélatrice d'un réseau de relations méridionales au sens large du terme, dans ce qu'il est convenu d'appeler la *Romania*, un monde homogène culturellement, dans des terres à bien des égards radicalement opposées à celles du Nord : les Aquitains, les Gascons, les «Goths» – puisque telle est encore l'appellation des habitants du Languedoc et de la Catalogne –, les Provençaux et par-delà les Italiens, sont avant tout des «Romains», face aux Francs du nord de la Loire, ce fleuve qui concrétise la coupure culturelle entre deux mondes, lesquels s'ignorent plus qu'ils ne s'affrontent<sup>3</sup>.

<sup>3</sup> Chr. Lauranson-Rosaz, *La romanité du Midi de la Gaule en l'an Mil*, dans R. Delort (dir.), *La France de l'an Mil*, Paris 1990, pp. 50-74, et dans *Catalunya i França meridional al entorn de l'any mil. La Caalogne et la France méridionale autour de l'an mil* (dir. X. Barral i Altet, D. Iogna-Prat, A.

Emblématique du thème de cette rencontre, La Cluse mérite évidemment qu'on parle encore d'elle, même si beaucoup a déjà été dit : je renvoie aux travaux d'éminents historiens comme les Giuseppe Sergi<sup>4</sup>, ou Gianpietro Casiraghi, dont une étude minutieuse, parue en 1993, a bien étudié la question des sources de l'histoire de La Cluse et de ses dépendances, tant en Italie qu'en France<sup>5</sup>.

Je reviendrai tout simplement sur l'histoire de Saint-Michel de La Cluse, dans le seul but de faire ressortir les rapports nombreux qu'elle entretient avec l'autre côté des Alpes. Après quoi, Carine Juillet et Jacques Péricard, étudiants doctorants des Universités d'Auvergne et de Lyon, dresseront un tableau des possessions clusiennes en Gaule, de manière à la fois plus pratique et plus précise, à l'image de ce qu'a fait Casiraghi.

Mon exposé procèdera en trois temps :

1. Je scruterai d'abord le temps des origines, jusqu'au X<sup>e</sup> siècle, pour rappeler qu'avant la fondation de l'abbaye Saint-Michel de La Cluse existe déjà naturellement une tradition de relations anciennes entre le sud de la Gaule et le nord de l'Italie, à travers les Alpes ;

2. Je m'attarderai ensuite sur la fondation de l'abbaye, soit les alentours de l'an Mil ; une fondation monastique plurielle car elle procède d'éléments multiples ;

M. Mundó, J. M. Salrach, M. Zimmermann), Actes du colloque international C. N. R. S. - Generalitat de Catalunya, *Hugues Capet 987-1987. La France de l'an Mil* (Barcelone, 2-5 juillet 1987), Barcelone 1991, pp. 45-58 ; Id., *Être auvergnat dans l'Aquitaine carolingienne... L'identité auvergnate durant le Haut Moyen Âge (VIII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles)*, communication à la table-ronde internationale *Langages et Peuples d'Europe. Cristallisation des identités romanes et germaniques (VII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles)* (Toulouse-Conques, 11-12-13 juillet 1997), éd. M. Banniard, Toulouse 2002 ; M. Zimmermann, *Les Goths et l'influence gothique dans l'empire carolingien*, dans «Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa», 23 (1992), *L'art et la société à l'époque carolingienne*, pp. 31-46. Rappelons l'antagonisme qui oppose Italiens et Aquitains, avec l'épisode du concile de Limoges de 1031, au cours duquel l'abbé Benoît de La Cluse raillera l'inculture des Aquitains : *infra*, n. 73.

<sup>4</sup> Une bonne synthèse sur l'historique de l'abbaye avait été faite, lors du Congrès archéologique du Piémont en 1971, par A. de Bernardi, *La Sacra de Saint-Michel*, dans *Congrès archéologique du Piémont de 1971*, Paris 1972, pp. 565-579. Nous-même, aux Journées romanes de Saint-Michel de Cuxa de 2000, avons présenté une communication qui avait pour titre : « *De la Chiusa à Cuixà, la Romania de l'an mil sous le signe de l'archange Michel et de saint Pierre* », dans *L'an mil. Fin d'un monde ou renouveau ? Actes des XXXIII<sup>e</sup> Journées Romanes de Cuxa*, 7-14 juillet 2000, *Les Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, XXXII, 2001. Nous l'avons révisée en 2001 pour une communication à un colloque organisé à Giaveno par les Amici della Sacra : *Saint-Michel de La Cluse, une fondation antique, méconnue et complexe*, publiée en version italienne mais sans notes : *San Michele della Chiusa : una fondazione antica, sconosciuta, complessa*, dans *Il Millenio Composito di San Michele della Chiusa. Documenti e studi interdisciplinari per la conoscenza della vita monastica clusina*, V (dir. I. Ruffino et M. L. Reviglio della Veneria), Borgone Susa (To) 2003, pp. 39-48. Cf. la bibliographie dressée. Ne pas oublier l'ouvrage capital de P. Cancian et G. Casiraghi, *Vicende, dipendenze e documenti dell'abbazia di S. Michele della Chiusa*, Turin 1993 (Biblioteca storica subalpina, 210), pp. 41-127.

<sup>5</sup> G. Casiraghi, *Lungo la via dell'angelo. Origini e raggio d'azione dell'abbazia di S. Michele della Chiusa*, dans P. Bouet, G. Otranto et A. Vauchez (dir.), *Cultes et pèlerinages à saint Michel en Occident. Les trois monts dédiés à l'archange*, Bari 2007 (Bibliotheca Michaelica 1), pp. 321-340.

3. J'essaierai enfin de dégager les traits originaux du réseau soutenu de relations qui continueront d'exister entre La Cluse et le Midi de la Gaule, sans aller trop au-delà de la période de fondation, les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles ayant été par ailleurs bien étudiées par d'autres.

### ***Le temps des origines : une tradition de relations anciennes***

Comme tout sanctuaire chrétien médiéval, Saint-Michel de La Cluse a des origines bien antérieures au Moyen Âge. Les traces d'habitats préhistoriques, les vestiges de villages près des lacs d'Avigliana et de Trana, la toponymie celto-ligure, sont autant d'indices de l'ancienneté du peuplement de la région et de l'occupation du *Monte Pirchiriano*<sup>6</sup>.

La «tenaille» de La Cluse<sup>7</sup>, ce verrou dans une gorge étroite qui fait obstacle au passage des Alpes Cottiennes, remplit dès l'Antiquité une double fonction, à la fois économique et militaire. Le val de Suse est une voie de passage obligée entre les deux versants orientaux et occidentaux, entre Piémont et Maurienne ou Durance, comme le Grand Saint-Bernard fait communiquer Nord et Sud, Valais suisse et val d'Aoste<sup>8</sup>. Témoignage majeur de ce rôle de carrefour tous azimuts, le paysage culturel, notamment linguistique : c'est en val de Suse que se rencontrent les parlers italiens, franco-provençaux et provençaux, encore bien vivaces dans le Val Grana où ce colloque a en partie lieu.

Occupée successivement par les Celtes, les Romains, les Burgondes et les Hérules, les Ostrogoths, les Byzantins, les Lombards et enfin les Francs<sup>9</sup>, la région

<sup>6</sup> Les Romains, lorsqu'ils annexent les Alpes Cottiennes, en 63 avant notre ère, auraient placé le *Pirchiriano* sous la protection d'une divinité alpine dont on a retrouvé les traces par des fragments de stèles en marbre et par des inscriptions. A. De Bernardi, *op. cit.* : « Peut-être une chapelle très ancienne, utilisée comme oratoire militaire ou chapelle de la forteresse, fut-elle déjà construite à l'époque de Constantin : le *Pirchiriano* présentait par sa situation un point stratégique qui, bien avant les Romains, avait été fortifié en *castrum*. L'éloignement des *castra* par rapport aux lieux habités rendait nécessaire, pour les troupes de confession chrétienne, la célébration liturgique et, par conséquent, l'édification de chapelles castrales. Celles-ci étaient édifiées à proximité et non à l'intérieur du *castrum*, lequel se dressait sur le *Pirchiriano* en son flanc nord, au surplomb des cols, là où s'élèvera plus tard le Monastère neuf, aujourd'hui en ruines. La chapelle castrale, édifiée peut-être dès l'Empire romain, conservée par les Byzantins et les Lombards, fut rapidement consacrée au culte de Saint Michel. Quelques siècles plus tard, les moines la dédièrent à Saint Benoît d'abord, puis, plus tardivement, à Saint Jean Vincent. C'était la chapelle consacrée par les anges, celle que l'on vénère jusqu'à nos jours : le lieu le plus sacré de la Sacra, située sous la basilique circonscrite et enveloppée par les grandioses constructions postérieures élevées par les moines».

<sup>7</sup> Du latin *clusa*, fermée, de *clausa*, part. passé de *claudere*, clore.

<sup>8</sup> Rajoutons les passes secondaires du Petit-Saint-Bernard, qui font communiquer le même Val d'Aoste avec la Tarentaise, ou encore les cols du Montgenèvre et de l'Arche pour les vallées du Pô ou de la Stura et de l'Ubaye.

<sup>9</sup> De Bernardi, *La Sacra de Saint-Michel* cit. : «En 461, les habitants des vallées de Suse et d'Aoste furent occupés par les Burgondes. En 476, les Hérules d'Odoacre saccagèrent et occupèrent ces vallées qui, dès l'année suivante, passèrent sous l'autorité des Byzantins : en 554

est naturellement une voie stratégique. Tous empruntent la route alpestre la plus fréquentée entre l'Italie et la Gaule, *via ferrata, segusiana, francisca* ou *Franco-rum*. Par là passent les envahisseurs, par là passent les princes.

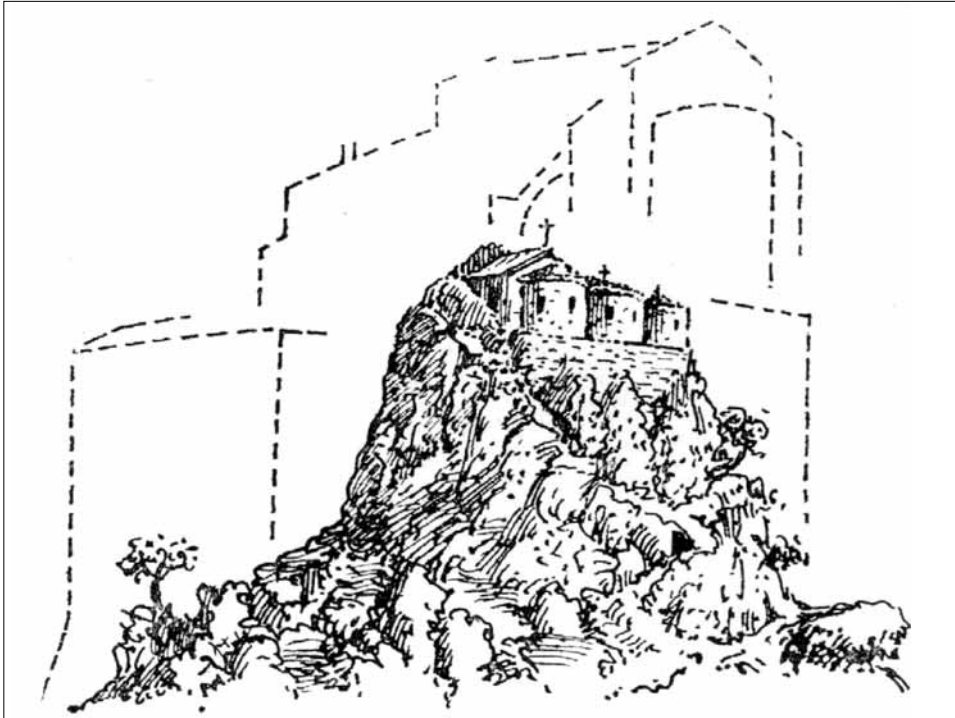
Avec la christianisation des Alpes, la fonction économique et militaire se double d'une fonction religieuse : à l'*oppidum* du *Monte Pirschiriano* est adjointe dès l'époque mérovingienne une chapelle, encore visible dans les substructions de l'abbaye, et peut-être fut-elle déjà dédiée à saint Michel, qui choisit plus spécialement les lieux élevés et solitaires, et dont la diffusion du culte n'a pu éviter le val de Suse<sup>10</sup>. N'oublions pas que bien avant leur éventuelle affiliation à La Cluse, nombre de fondations des deux côtés des Alpes sont déjà dédiées à saint Michel<sup>11</sup> : n'occultons pas en l'occurrence le rôle majeur du sanctuaire Saint-Michel du Mont Gargan, dans les Pouilles, lieu majeur de pèlerinage durant le haut Moyen Âge.

À cet égard, les temps carolingiens ne peuvent que renforcer l'*aura* et la vocation religieuse du sanctuaire du *Pirschiriano* : la dévotion à l'Archange y contri-

l'Italie jusqu'aux confins des Alpes, devint une province dominée par des ducs Byzantins, quand ils eurent défait les Goths de Totila. De 569 à 773, nous trouvons les Lombards qui envahirent et occupèrent les Alpes Cottiennes et édifièrent les fameux verrous des Lombards : ils commencèrent les murailles et les tours d'un côté à l'autre de la Vallée, en forme de tenaille, quand sous le commandement de leur roi Didier et de son fils *Adelchus*, ils se rassemblèrent pour résister à l'entrée en Italie de Charlemagne, appelé par Rome. Charles les vainquit en 773. Si le roi des Francs, ayant pris ses quartiers à la Novalèse, put dominer les cols et s'implanter sur ce verrou de l'Italie, alors, ce lui fut possible seulement grâce à un stratagème, suggéré par le diacre Martin de Ravenne : une partie de ses soldats parvinrent à dominer le flanc de la Vallée et rejoignant Giaveno à travers la vallée du Sangone, prirent à revers les Lombards».

<sup>10</sup> Le culte de saint Michel aurait été implanté au V<sup>e</sup> ou au VI<sup>e</sup> siècle, par l'action de moines persans, exilés de leur patrie via Byzance, envoyés par l'Église de Rome pour évangéliser le nord de l'Italie, là où Grégoire le Grand mentionne que l'Église romaine avait des possessions. La présence de ces moines persans serait attestée aujourd'hui par la dédicace d'une petite chapelle à Saint Abacus, l'un des leurs, au pied du Mont Musiné. Les Byzantins développèrent le culte de saint Michel. Les Lombards célébrèrent le glorieux Archange pendant plus d'un siècle. Leurs saints protecteurs étaient en effet saint Michel, saint Pierre et saint Ambroise. Le culte de l'archange a été ensuite diffusé au-delà des Alpes par les Francs puis les moines irlandais et anglo-saxons. Sur la question de la diffusion du culte, voir M. Baudot, *Diffusion et évolution du culte de Saint-Michel en France*, dans *Millénaire monastique du Mont Saint-Michel, 961-1961*, Paris 1961, tome III (*Culte de saint Michel et pèlerinages au Mont*), VIII, pp. 99-112 [ici p. 102]. Dans le même volume, cf. également IX, C. Lamy-Lasalle, *Sanctuaires consacrés à saint Michel en France des origines à la fin du IX<sup>e</sup> siècle*, pp. 113-126.

<sup>11</sup> Les fondations «michaéliennes» sont pourtant plus anciennes dans le Midi : outre celles qu'on soupçonne à Saint-Angel de Charroux en Auvergne (v. 800), à Limoges ou à Pessan près d'Auch (817), il faut citer celles d'Arles, Lyon et Tulle pour la seconde moitié du IX<sup>e</sup> siècle. Des autels sont dédiés à saint Michel à Toulouse, à Aniane, à Saint-Guilhem-le-Désert. En Limousin 10 églises sont dédiées au saint : M. Aubrun, *L'ancien diocèse de Limoges des origines au milieu du XI<sup>e</sup> siècle*, Clermont-Ferrand 1981. En Auvergne, à Clermont au IX<sup>e</sup> siècle, d'après le *Libellus de ecclesiis claromontensis* nous décrivant les 54 églises de la cité, outre la cathédrale, 4 églises avaient un autel dédié à saint Michel (Saint-Allyre, Saint-Léogonce, Saint-Pierre et Saint-Bonnet) : Chr. Lauranson-Rosaz, *Culte et dévotions. Inventaire des églises, autels et reliques de Clermont, seconde moitié X<sup>e</sup>, XI<sup>e</sup> siècle*, texte n. 32 de l'*Album Gerbert (Autour de Gerbert d'Aurillac, le pape de l'an Mil)*, album de documents commentés réunis sous la direction d'O. Guyot-jannin et E. Pouille, Paris 1996, (*Matériaux pour l'Histoire*, 1), pp. 212-217.



2. - Saint-Michel de la Cluse. Vue en coupe de la chapelle primitive. (Extr. de G. Gaddo, *La Sacra...*).

bue, mais aussi celle à l'Apôtre Pierre, qui entraîne toujours plus de pèlerins sur le chemin des Alpes<sup>12</sup>. À la fin du IX<sup>e</sup> et au début du X<sup>e</sup> siècle, l'un des plus grands saints du Midi aquitain, Géraud d'Aurillac, d'après son hagiographe l'abbé Eudes ou Odon de Cluny, se rend tous les deux ans à Rome : c'est au cours de ses nombreuses pérégrinations transalpines qu'il aurait fondé les prieurés de Saillans et d'Aspres, exactement situés sur son itinéraire : avec une vingtaine de dépendances dans les Alpes, dont 12 au seul diocèse de Die, l'abbaye d'Aurillac sera la plus importante des maisons du Massif central implantées sur le versant occidental des Alpes<sup>13</sup>.

<sup>12</sup> C'est l'époque par excellence des pèlerinages à Rome : en 945 le premier voyage de Mayeul ; en 948/9 son successeur Aymar obtient d'Agapet II des bulles pour son abbaye ; en décembre 950, Sunyer de Cuxa reçoit lui aussi une bulle ; en mai 951 vont à Rome le marquis de Gothie Raimond de Rodez, l'évêque Étienne de Mende (avec l'archidiacre Pierre, le prévôt Maganfred et le diacre Ingelvin), l'abbé Dalmas de Saint-Chaffre qui obtient une bulle pour la fondation de Sainte-Énimie ; en décembre voyage du comte Sunifred de Cerdagne, accompagné de l'évêque Guisad d'Urgel, de l'abbé Arnoux de Ripoll, de l'abbé de la Grasse, du vicomte Sala, avec obtention de bulles ; en 959/960, pèlerinage de l'évêque Étienne II de Clermont ; en 968 voyage de Borrel à Rome avec Gerbert, etc.

<sup>13</sup> B. Bligny, *L'Église et les ordres religieux dans le royaume de Bourgogne aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles*, Paris 1960, p. 237.

Au IX<sup>e</sup> siècle, le politique se mêle le plus confusément au religieux, qui lui sert de prétexte : le Mont-Cenis et le Grand-Saint-Bernard sont les chemins menant par excellence à Rome, à l'*Urbs*, pour faire sa visite *ad limina* mais aussi pour se faire couronner empereur<sup>14</sup> : rappelons la mort de Charles le Chauve en Maurienne, dans l'actuel hameau d'Avrieux, près de Modane, le 6 octobre 877, alors qu'il revenait de Rome où il avait reçu deux ans plus tôt la couronne impériale<sup>15</sup>. Éphémère et chimérique couronne : la fin du IX<sup>e</sup> et le début du X<sup>e</sup> siècle sont aussi l'époque où le pouvoir carolingien se délite. Les Sarrasins s'emparent des Alpes, ravagent Embrun, Novalèse et Oulx, privant ainsi de refuge les voyageurs qui se rendent par le col du Mont-Cenis vers Suse<sup>16</sup>. Il faut sans doute relativiser leurs déprédations, voire les imputer à d'autres, tels les *Marrons*, ces colons fugitifs ou esclaves en bagaude qui infestent les cols, mais avec lesquels Géraud d'Aurillac arrive à composer.

Les Sarrasins ne sont de toute façon que les révélateurs de la crise intérieure qui mine l'État carolingien, essentiellement du fait des grands : les rivalités sanglantes des familles de l'aristocratie d'Empire<sup>17</sup> empoisonnent alors la Lotharingie méridionale, de la Provence à l'Italie<sup>18</sup>. Après le partage de l'Empire et la mort de Louis II en 875, l'Italie comme la Bourgogne-Provence voient s'affronter les membres de la *Reichs aristokratie* franque jadis «parachutés» par le pouvoir<sup>19</sup>, qui opposent leurs prétentions aux couronnes des anciens *regna*<sup>20</sup>.

<sup>14</sup> Sur l'assimilation mentale de la Rome impériale à la Rome chrétienne au Bas-Empire, M. Rouche, *L'Aquitaine des Wisigoths aux Arabes, 418-781. Naissance d'une région*, Paris 1979.

<sup>15</sup> *Annales de Saint-Bertin* (éd. F. Grat, J. Vielliard et S. Clémencet, introd. et notes de L. Le-villain, Paris 1964), 877, p. 203-204 ; J. L. Nelson, *Charles le Chauve*, Paris 1994, pp. 273-274.

<sup>16</sup> Dès 912, ils lancent des raids sur les cols des Alpes où passent les caravanes de pèlerins et de marchands. Entre 912/920 et 929 ils incendient l'abbaye de Novalèse, qui est abandonnée par ses moines, lesquels se réfugient à Turin, grâce à la protection d'Adalbert d'Ivrée. Par un diplôme délivré à Pavie le 24 juillet 929, le roi Hugues d'Arles confirme les donations de l'illustre marquis Adalbert en faveur des moines de la Novalèse, à savoir une tour sise à Turin et les domaines de Brême et de Pollicino, au diocèse de Pavie, au confluent de la Sesia et du Pô. *Chronicon Novalicensis*, éd. Carlo Cipolla, *Monum. Novalicensis vetustiora*, Rome 1898, n. XXXVII (IV, 2-16). Le diplôme d'Hugues sera à son tour confirmé par Conrad II en avril 1026, sans doute à Brême (copie du XII<sup>e</sup> siècle dans le registre de *Regolari di Breme*, Archivio di stato, Turin). Vers la même époque (début du X<sup>e</sup> siècle), les Sarrasins détruisent Oulx, étape après le col du Montgenèvre. On sait que l'évêché d'Embrun eut à souffrir de leur passage : ils font le sac d'Embrun et du Monétier en 916. Cf. R. Poupardin, *Le royaume de Provence sous les Carolingiens (855-933)*, Paris 1901, rééd. Genève-Marseille 1974, chap. VII, *Les Sarrasins*, pp. 243-273. La question a été revue par Poly, *La Provence* cit., p. 12 et n. 37. Cf. aussi la bibliographie dans Fr. Guillemot, *Le Monétier*, dans *Congrès archéologique de France, Dauphiné*, Paris 1974, p. 220.

<sup>17</sup> Pour la Provence, Poly, *La Provence* cit., p. 29.

<sup>18</sup> Sur l'importance des «règlements de compte» qui déciment cette aristocratie, cf. Poly, *La Provence* cit., p. 28 et n. 118, s'appuyant sur le témoignage de Flodoard (*Annales*, éd. Ph. Lauer, Paris 1906, p. 19) et de Liutprand de Crémone pour la Lombardie (*Antapodosis*, éd. MGH, *Scriptores*, III, pp. 264-339, Lib. II, capp. 65-66).

<sup>19</sup> Cf. E. Hlawitschka, *Franken, Alamannen und Burgunder in Oberitalien (774-962). Zum Verständnis der Fränkischen Königsherrschaft in Italien*, Freiburg im Breisgau 1960.

<sup>20</sup> Ils sont tous issus du sang de Charlemagne : entre 875, mort de Louis II, et 898, l'Italie ira jusqu'à connaître quatre rois concurrents Carloman, Charles le Gros, Gui et Lambert de Spolète-Camerino. Ce dernier, mort en 898, laisse le champ libre à Bérenger, beau-frère de Gui.

Louis II, de Provence celui-là, fils de ce Boson qui s'était fait proclamer roi de Bourgogne-Provence à Mantaille en 879, mais surtout petit-fils de l'empereur lotharingien Louis II, essaie en vain de conquérir la couronne royale d'Italie et impériale d'Occident : il ne la conserve que cinq ans, de 900 à 905, et la paie de son aveuglement par son ennemi Bérenger de Frioul, devenant pour l'histoire «Louis l'Aveugle»<sup>21</sup>. Ses prétentions «transalpines» sont aussitôt reprises par un autre dynaste carolingien, le célèbre Hugues d'Arles, proclamé roi d'Italie en 926<sup>22</sup>. En 933, toute la vallée de Suse jusqu'à Avigliana se trouve réunie au royaume de Bourgogne. Comme l'avait fait un siècle plus tôt le pouvoir carolingien, les «Bourguignons» installent logiquement leurs hommes dans les passes alpestres à l'importance hautement stratégique.

De ces fidèles ainsi casés, sont les marquis de Turin-Suse : en 942 Hugues d'Arles désigne comme marquis de Turin Arduin le Glabre, lequel avait déjà reçu quelques années auparavant du roi Bérenger la Marche de la vallée de Suse comme récompense de sa victoire sur les Sarrasins<sup>23</sup>. Les Arduinici, étudiés par Giuseppe Sergi, seraient d'après la *Chronique de Novalèse* des émigrés venus des lointaines et «stériles montagnes» d'Auvergne ou du Velay<sup>24</sup>. *Homines novi* s'il en est, ils vont commander le verrou de La Cluse avec leurs vassaux piémontais.

Cette nouvelle colonisation resserre cette fois les liens entre le Piémont et le Midi aquitain ou provençal d'où viennent les migrants. Sans doute est-ce en relation avec ces événements que Saint-Chaffre s'installe en Piémont, à Cervere<sup>25</sup>.

<sup>21</sup> Bérenger de Frioul, roi d'Italie de 894 à 924, est proclamé empereur en 915. Son concurrent et cousin Louis de Provence, roi de Provence en 890, d'Italie le 12 octobre 900, empereur le 15/22 février 901, est aveuglé en 905. Bérenger meurt en 924, Louis en 928. Hugues d'Arles est tuteur de son fils Charles-Constantin.

<sup>22</sup> En Provence, la « guerre civile » débute vers 912 lorsque Hugues devient marquis de Provence, amenant avec lui ses fidèles «Bourguignons». Les assassinats qui s'ensuivent (notamment l'assassinat de l'archevêque Arnuste de Narbonne en 913) pousse à l'exode massif les «légitimistes» : ainsi en 916 l'archevêque Libéral d'Embrun va-t-il trouver refuge, comme les parents du futur Maieul de Cluny et beaucoup d'autres dans les possessions des Guilhemides (Auvergne, Mâconnais). Vers 922, le calme revient. En 931, Hugues d'Arles abandonne la Provence pour la couronne d'Italie, déplaçant le conflit et emmenant au-delà des Alpes ses fidèles : son frère Boson, l'archevêque d'Arles Manassès, promu au siège de Milan, d'autres Provençaux – Rostaing d'Arles, abbé d'Aniane, les *Sabran* et les *Castellane* –, peut-être des Auvergnats (ci-après). Poly, *La Provence* cit., p. 13 s.

<sup>23</sup> *Supra*, n. 16.

<sup>24</sup> G. Sergi, *I confini del potere. Marche e signorie fra due regni medievali*, Turin 1995, chap. 4, *Marchesi di Torino : la continuità* (p. 56 s, notamment 3. *La famiglia marchionale arduinica*, pp. 71-90). Du même auteur, *Una grande circoscrizione del regno italico : la marca arduinica di Torino*, dans «Studi Medievali», serie III, 12 (1971), pp. 637-712, et *Anscarici, Arduinici, Aleramici : elementi per una comparazione fra dinastie marchionali*, dans *Formazione e strutture dei ceti dominanti nel medioevo. Marchesi, conti e visconti nel regno italico (secc. IX-XII)*. Atti del I Convegno di Pisa (10-11 mai 1983), Rome, 1988 (Nuovi studi storici, I), et dans «Bollettino storico-bibliografico subalpino», 86 (1988), pp. 301-319.

<sup>25</sup> G. de Manteyer, *La Provence du premier au douzième siècle*, Paris 1908, pp. 210-212, F. Savio, *Il monastero di San Teofredo di Cervere e il culto di S. Teofredo in Piemonte*, in «Miscellanea di storia italiana», s. III, XXXIV (1898), 3. Quand au XI<sup>e</sup> siècle le chroniqueur de Novalaise raconte l'origine de la maison des marquis de Turin, il dit que ses deux fondateurs, les deux frères Roger et Arduin, étaient venus en Italie dénués de tout, suivis d'un certain *Alineus* : ils avaient quitté

Enfin, la capture de l'abbé Mayeul de Cluny par les Sarrasins en juillet 972 donne le signal d'un effort général contre les «brigands des Alpes»<sup>26</sup>, effort qu'illustre l'expédition des comtes Guillaume et Roubaud de Provence aidés du marquis de Turin Arduin le Glabre, précité<sup>27</sup>. C'est alors, dans les dernières décennies du X<sup>e</sup> siècle, qu'il convient de situer la fondation de l'abbaye de Saint-Michel de La Cluse, fondation qui manifeste bien la reprise de la vie civile et monastique dans le val de Suse, les voies de circulation étant redevenus plus sûres. Une fondation plurielle comme nous allons le voir dans un second point:

### ***Autour de l'an Mil, la fondation de La Cluse : une fondation «plurielle»***

Comme pour toute fondation ancienne, les origines de La Cluse sont entourées d'incertitudes gênantes, qui sont en même temps révélatrices de l'importance de l'insigne abbaye : la chronologie de ses premiers temps est confuse, du fait de dates contradictoires fournies par les rares sources contemporaines, au premier rang desquelles la *Chronica Monasterii Sancti Michaelis Clusini*, une chronique complexe, composée en deux temps, au milieu puis à la fin du XI<sup>e</sup> siècle<sup>28</sup>, et qui fait intervenir des personnages aux dates difficilement conciliables<sup>29</sup>.

des montagnes stériles pour s'établir en Piémont. *Chronicon Novaliciense*, V, 8 : fuerunt duo fratres Rogerius et arduinus et unus eorum cliens nomine Alineus. Hii ergo prodigi et exuti omnibus rebus ad Italiam veniunt de sterilibus montibus.

<sup>26</sup> Sa capture les 22/23 juillet 972 à Orcière sur la Dranse ; sa mise en liberté le 15 août ; peu après défaite des Sarrasins : *Vita Mayoli auctore Syro* et commentaire de De Manteyer, *La Provence* cit., p. 246. Voir aussi Poly, *La Provence* cit., p. 28, n. 114, qui propose 972 plutôt que 983, date habituellement admise, notamment par De Manteyer.

<sup>27</sup> R. Poupardin, *Le royaume de Bourgogne (888-1038). Étude sur les origines du royaume d'Arles*, Paris 1907, rééd. Genève, 1974, pp. 100-103 ; Poly, *La Provence* cit., pp. 27-28.

<sup>28</sup> Voici les sources diplomatiques concernant La Cluse (cf. Savio, *Sulle origini* cit., p. 6 s) : *Chronica Monasterii Sancti Michaelis Clusini*, éd. G. Schwartz et E. Abegg, *MGH, SS, XXX*, pp. 959-970. On distingue les chapitres 1 à 18, chronique anonyme composée à la demande du pape Nicolas II (1058-1061) des chapitres 19 à 22, chronique du moine Guillaume composée vers 1100, *Willelmi monachi historia clusini coenobii* (*Bibl. Vat., Reg. Lat., 173, alias codex petavianus*, éd. G. Schwarz et E. Abegg, *MGH, SS, III-2*, pp. 249-266. É. Baluze, éd. J. Mabillon, *AA.SS.O.S.B.*, t. III, n. LVIII, pp. 600-664, Lucques 1739, fragment. *Ms. torinense*, *Arch. di stato di Torino, Abbazie, S. Michele della Chiusa, Mazzo I*, n. 1, éd. L. G. Provana, *MHP, V, SS., III*, coll. 245-246). Le moine Guillaume est aussi l'auteur de deux autres œuvres ayant rapport à La Cluse : 1) *Venerabilis Benedicti Clusensis abbatis vita* (vie de Benoît II abbé de La Cluse de 1095 à 1123) : *Bibl. Vatic., loc. cit.*, éd. AA.SS.O.S.B., t. VI, pars II, pp. 696-715 (J. Mabillon et Dom Ruinart), *Monumenta Historiae Patriae* (abr. *MHP*), *SS, III*, coll. 269-300, éd. L. G. Provana, et L. C. Bethmann, *MGH, SS., XII*, pp. 196-208 ; 2) *Sancti Iohannis ravennatis, archiepiscopi ravennatis ecclesiae vita* (Vie de Saint-Jean Vincent de Ravenne [improprement dit archevêque, ci-après]), *cod. estens.*, éd. *Rerum italicarum scriptores (RIS)*, vol. I, pars II, pp. 564-566, L. A. Muratori, Milan 1725, et *MHP, SS., II*, coll. 237-244. Cf. aussi l'*Epitome historica insignis abbatiae S. Michaelis Clusiarum*, d'après une copie du XVIII<sup>e</sup> siècle conservée aux Archives départementales du Puy-de-Dôme, *Fonds Montboissier*, liasse 7. Pour les bulles pontificales octroyées à La Cluse : P. Jaffé, *Regesta pontificum romanorum ab condita ecclesia ad annum post Christum MCXCVIII*, 2<sup>e</sup> éd., Lipsiae 1885 ; J. von Pflugk-Harttung, *Acta pontificum romanorum inedita*, II, *Urkunden der Päpste von Jahre c. 97 bis zum Jahre 1197*, Stuttgart 1884.

<sup>29</sup> Les intervenants à la fondation sont, outre Jean de Ravenne, Hugues de Montboissier et Advert de Lézat, le marquis Arduin d'Ivrée (roi d'Italie de 1002 à 1004), l'évêque Amizon de

Tout commence avec l'installation de l'ermite Jean Vincent, au col de *la Cella*, sur le *Monte Caprasio*, face à l'antique lieu de culte fortifié du *Monte Pirchiriano*<sup>30</sup>. Jean Vincent est un disciple de Romuald de Ravenne, illustre figure du mouvement réformateur de l'Église du X<sup>e</sup> siècle, fondateur de l'ordre des Camaldules<sup>31</sup>. C'est en effet l'époque où renaissent les formes anachorétiques de la vie religieuse, composante majeure de l'histoire de l'Église et de la réforme monastique pré-grégorienne<sup>32</sup>. Prenant le relais de Novalèse, La Cluse devient un

Turin. L'empereur Othon le Jeune et le pape Sylvestre II. Le moine Guillaume, dans la seconde rédaction tardive de la chronique donne comme date de fondation 966, et sans doute est-ce pour la faire coïncider avec celle contemporaine du Mont-Saint-Michel (*Chronica* cit., c. 19, «Anno igitur 966...» repris par l'*Epitome* cit.). De son côté, la *Chronique de Maillezais*, écrite au temps où son abbé Gaufré devient abbé de La Cluse (1135-1142), fournit plusieurs dates erronées, dont celle de 868, 872 et 937 ! *Chronicon Malleacense ab orbe condito ad ann. Christi 1141*, éd. Philippe Labbé, *Nova Bibliotheca Manuscript. librorum*, t. II, Paris 1757, pp. 199-202. Cf. P. Marchegay et É. Mabille, *Chronique des églises d'Anjou*, Paris 1869, pp. 368, 370, 377.

Les dates retenues par les historiens de la Cluse sont aussi variables : 966 pour I. Terraneo (*Adelaida illustrata*, Turin 1759, col. II, p. 84) et D. Carutti (*Il conte Umberto I° Biancamano ed il re Ardoino*, Rome 1888 [notamment l'appendice IV, *Del marchese Ardoino e del monastero di S. Michele della Chiusa* (pp. 347-353)], suivant la *Chronique* ; 969 pour É. de Dienne (1904) ; 983/7-988/1002 pour G. Schwartz et E. Abegg (éd. cit. de la chronique aux *MGH*, et *Das Kloster* cit., 1924), distinguant fondation et consécration, comme par exemple pour la fondation contemporaine de Saint-Michel d'Aiguilhe au Puy-en-Velay ; 999-1002/3 pour L. G. Provana (*Sopra alcuni scrittori del monastero di S. Michele della Chiusa e sul tempo della fondazione del monastero*, dans *Memorie dell'Accademia delle Scienze*, série II, vol. 2, Turin 1840, p. 113) et Savio (*Sulle origini* cit.) se fondant sur la référence au pape Sylvestre II, suivis par G. Constable (*The letters of Peter the Venerable*, Cambridge Mass. 1967), donnant Hugues le Décousu comme *proavus* de Pierre le Vénéral (vol. I, appendice A, pp. 233 et ss.). En fait, il est peu probable qu'il y ait eu une quelconque fondation dans les années 960, en raison de l'insécurité qui règne jusqu'en 972 et l'expulsion des Sarrasins. Il est vrai qu'on aurait pu avoir une tentative avortée de fondation : d'autres cas sont fréquents. Le sire de Montboissier peut très bien avoir eu l'idée de fonder une abbaye à La Cluse en 966 ou environ, comme le dit la chronique, mais son œuvre peut aussi bien s'être étalée sur plusieurs années jusqu'à la fin du siècle et avoir été notamment reprise par son fils (Hugues) Maurice. Cf. aussi un Jean de Ravenne abbé de Fécamp à la mort de Guillaume de Volpiano (1031).

<sup>30</sup> Avant 983, après 998 ? G. Schwartz, *Die Besetzung der Bistümer Reichsitaliens*, p. 130. Cf. F. Savio, *Vita di S. Giovanni Vincenzo*, Turin, 1900. Sur Romuald, cf. la *Vita Romualdi*, éd. G. Tabacco, Rome 1957 (Fonti per la storia d'Italia, 94). En tant que disciple de saint Romuald, né en 962, on peut de toute façon difficilement placer son séjour avant les années 980. Les historiens distinguent bien le ravennate Jean «Vincent» («quidam Ravennas nomine Iohannes cognomento Vincentius», dit la *Chronica*) de l'archevêque Jean XII de Ravenne, lui-même surnommé «Papiense» («de Pavie») († 998), et en font un «simple» évêque d'un diocèse de la province de Ravenne (Gaddo, *La Sacra* cit., p. 63).

Une nuit, l'archange saint Michel lui apparaît et lui ordonne de reconstruire un oratoire sur le *Pirchiriano*. Jean accomplit ce vœu, non sans s'être fait aider miraculeusement par des anges et des colombes dévouées à la tâche. L'oratoire auprès duquel l'ermite élit désormais domicile est, sur sa demande, consacré par l'évêque de Turin Amizon convaincu par un second miracle du bien fondé de la requête.

<sup>31</sup> Cf. P. Riché, *Romuald*, dans P. Riché (dir.), *Les saintetés dans les empires rivaux (815-1053)*, tome V de l'*Histoire des saints et de la sainteté chrétienne*, Paris 1986, pp. 224-232. La vie de saint Romuald (951/2 - † 19 juin 1027) ou *Vita beati Romualdi*, a été écrite une quinzaine d'années après sa mort, vers 1042, par le non moins célèbre Pierre Damien (1007-1072), son disciple, futur prieur de l'ermitage romualdin de Fonte Avellana. *PL*, t. 144, coll. 953-1008 (BHL 7324).

<sup>32</sup> Dans le sillage des Camaldules, fondés par Romuald vers 1012, interviennent les fondations de Vallombreuse par Jean Gualbert (vers 1036), de La Chaise-Dieu par Robert de Turlande (1043), de Grandmont par Étienne de Thiers (1075), de la Chartreuse par Bruno (1084),

lieu de halte pour les pèlerins « romiers » transitant entre Gaule et Italie<sup>33</sup>, accueillis par l'ermite : le récit des miracles qu'il opère auréole le sanctuaire pré-abbatial et contribue d'autant à faire connaître le lieu, à en diffuser la renommée. La Cluse devient un centre d'accueil obligé pour les pèlerins des grands sanctuaires de l'Occident méridional ou pour ceux qui, au départ des ports italiens, se rendront en Terre Sainte<sup>34</sup>.

Parallèlement à l'origine purement italienne d'un oratoire d'essence érémitique, mais déjà « michaelien », a lieu, dans les mêmes années 980, la fondation aristocratique, qui supporte l'œuvre érémitique, et est issue comme tant d'autres alors, d'un pèlerinage expiatoire<sup>35</sup> :

L'Auvergnat Hugues «le Décousu»<sup>36</sup>, de l'illustre lignage des *Paillers-Montboissier*<sup>37</sup>, s'est rendu à Rome avec son épouse Isengarde afin d'expiar ses «innombrables et graves péchés»<sup>38</sup>. Montant les marches de la basilique Saint-

avant que n'arrivent Cîteaux et saint Bernard (1098). Sur la « mouvance laïque » de la vague réformatrice italienne, cf. le récent article de C. Caby, *Faire du monde un ermitage : Pietro Orseolo, doge et ermite*, dans M. Lauwers (dir.), *Guerriers et moines. Conversion et sainteté aristocratiques dans l'Occident médiéval*, Nice-Antibes 2002, pp. 349-368.

<sup>33</sup> Tabacco, *Dalla Novalesa* cit.

<sup>34</sup> Ainsi, dans le bourg de Sant'Ambrogio, les moines tenaient un hôpital.

<sup>35</sup> *Chronica*, XIII: «Per idem tempus imperante Ottone iunior augusto». Otton III ayant régné de 983 à 996, l'affaire est concomitante avec celle de l'ermite Jean.

<sup>36</sup> «Scucitus sive Dissutus» précisent G. Schwartz et E. Abegg, éditeurs de la *Chronica*, p. 965, n. 1. En fait, les sources n'appellent jamais Hugues ainsi. C'est seulement son arrière-petit-fils, Hugues (II), frère de l'abbé de Cluny Pierre le Vénérable qui est qualifié ainsi, signant (Saux, n. 795), «Sig. Hugonis descosum».

La *Chronique* parle d'«ille vir illustris Hugo in armis strenuus». Le diplôme d'Henri III (1039) parle du marquis Hugues («Ugo marchio»). La bulle d'Innocent II (1134) parle du monastère, «quod ab illustri viro Hugone, cognomine Dissuto, Arvernensis regionis indigena, in Taurinensi parrochia intuitu devotionis fundatum et in monte Pircliano, quem ipse ab Arduino marchione statuto pretio comparavit, constructum est, ab eodem apostolorum principi beato Petro esse constat oblatum» (P. Jaffé et S. Loewenfeld, *Regesta Pontificum Romanorum inde ab a. post Christum natum 1198 ad a. 1304*, Berlin 1874-1875, rééd. Graz 1957, n. 7657 ; Julius von Pflugk-Hartung, *Die Bullen der Päpste bis zum Ende des 12. Jahrhunderts*, Gotha 1901, n. 317). Celle d'Innocent III (1216) reprend les mêmes termes, parlant du «Clusinum beati Michaelis monasterium quod ab illustri viro Hugone nomine dissuto Arvernensis regionis indigena».

Pour le sens du qualificatif, J. F. Niermeyer ignore les deux formes : *Mediae latinitatis lexicon minus*, Leyde 1954, rééd. 1976. F. Gaffiot ne connaît que la seconde. «Scucitus» pourrait être une déformation de «scucatus», muni d'un bouclier : *Dictionnaire illustré latin-français*, Paris 1934. «Discutus» peut faire songer à un individu «jugé», «discuté», le «*discussus*» étant un examen judiciaire : Niermeyer, qui donne aussi «juger» pour «discutere causam».

<sup>37</sup> La *Chronica* (*ibid.*) dit de Hugues : «quidam nobilium Hugo nomine de Arvernensi comitatu». Sur la famille de Paillers-Montboissier, qui donnera au XII<sup>e</sup> siècle un abbé à Cluny, le fameux Pierre le Vénérable (dont Hugues le Décousu est dit le «proavus» : *infra*), cf. Lauranson-Rosaz, *L'Auvergne* cit., chap. 2, pp. 148 et ss., avec généalogie, ici reproduite (fig. 4).

<sup>38</sup> *Licet innumerabilium graviumque peccatorum sibi esset conscius*, dit le chroniqueur. Les années 970 apparaissent justement comme une période de repentir des *seniores*, après les sursauts de la «première révolution féodale», et avant que les violences ne reprennent de plus belle. L'intervention à La Cluse d'un aristocrate auvergnat pénitent apparaît donc des plus logiques dans le contexte des pèlerinages expiations. Lauranson-Rosaz, *L'Auvergne* cit., chap. 4.

Le fils cadet de Hugues, Maurice de Montboissier, exécuteur de sa fondation (*infra*), ou son petit-fils, homonyme, Maurice II (cf. généalogie), fera un certain nombre de donations de re-

Pierre, il se sent arrêté, retenu en arrière : le souverain pontife l'engage à voir là un signe divin et lui donne ordre de construire un monastère pour effacer ses péchés.

Revenant en Gaule par la vallée de Suse, il fait halte chez des amis, qui, mis au courant de son dessein, lui parlent de l'oratoire de Saint-Michel<sup>39</sup> : une visite aux lieux, accompagnée d'un nouveau miracle, décide Hugues à concrétiser sur le *Pirchiriano* sa pénitence : il se présente à Avigliana chez le marquis d'Ivrée Arduin, personnage homonyme mais différent du marquis de Turin Arduin le Glabre déjà cité précédemment, et qui lui sera roi d'Italie de 1002 à 1013<sup>40</sup> ; il lui

pentir : dans la charte n° 629 du *Cartulaire de Sauxillanges* (éd. H. Doniol, Clermont-Ferrand 1864), datée sans plus de précision possible, de l'abbatîat d'Odilon de Cluny, 994-1049), accompagné de son fils Guillaume, il donne «Domino Deo... Virgini Marie et beato archangelo Michaeli atque beato Petro ... considerans casus fragilitatis humane simulque perpendens immanitatem peccatorum meorum», et dans la n. 786 «perpendens immanitatem peccatorum meorum». Dans la n. 623 (id.), il est plus précis : «remendande malum quod feci in terra S. Petri, in villa de Gignaco, et propter monachum quem cecidi et propter mansiones quas incendi et propter vinum quod sparsi». Tout cela valait bien une lourde pénitence !

La plus intéressante des chartes, à maints égards, est certainement la n° 635 du jeudi 31 mars 1043 passant *convenientia* entre le prince Maurice (II), *vir nobilissimus*, et l'abbé Odilon de Cluny : «Ratio convenientiae domni Odilonis monasterii abbatis de quibusdam querelis injuste a quodam viro nobilissimo Mauricio nomine, terre S. Petri Celsiniensis monasterii eius familie inlatis... prefatus vir Mauricius suorum peccaminum memor dimittit Domino Deo, etc... malas consuetudines vel malas tollas quas missas habebat ipse vel pater suus aut fratres sui in terram S. Petri, multones videlicet de villa quae vocatur Seulenchas, et agnos et civada quam apprehendebat et carrigia bovum et fenum et paleas et omnia mala que juste vel injuste in omnem terram S. Petri inferebat, omnia ab integro relinquit ipse et uxor eius atque filius eius Hugo. Similiter terram quam Hugo de Ucione Domino Deo et sancto Petro dimisit in villam que vocatur Pommariolus, illam causam quam rationabatur injuste omnia ab integro relinquit ego Mauricius et omnis progenies mea... Huic vero convenientiae verpitionis que cause supradicte interfuit comitissa Philippia nomine ejusque filius Willelmus, et ipsam dedit fidejussorem ipse Mauricius tali ratione ut Hicterium de castro Rochamaurel et Bernardum filium Sobroni in testimonio et fizuriam mittat... Accepit vero Mauricius a domno abbate Odilone et monachis Celsiniensibus, pro hac convenientia, equum decem libras denariorum valente – un cheval 10 livres, soit 200 sous, somme énorme ! –. Facta est ita convenientia feria quinta in cena Domini II kalendas aprilis, in presentia domni Odilonis abbatis ceterorumque monachorum in eodem loco degentium, Odilone videlicet ejusdem loco preposito. Aldeberto decano. Si quis ...».

Pour les donations de Maurice, voir *Cartulaire de Sauxillanges* cit., et Savio, *Sulle origini* cit., p. 23 s, notamment pour l'origine fiscale des possessions des *Pailiers-Montboissier*. Sur ces questions, et notamment les innombrables et graves fautes de l'aristocratie auvergnate, que de manière « mutationniste » on est tenté de mettre au compte de la crise féodale, les *malae consuetudines, guirpitiones et convenientiae*, cf. Lauranson-Rosaz, *L'Auvergne* cit., p. 367 s. et *Les mauvaises coutumes d'Auvergne*, dans «Annales du Midi», 102 (1990), 192, pp. 557-586. Comme le dit fort justement D. Iogna-Prat (*Ordonner et exclure. Cluny et la société chrétienne face à l'hérésie, au judaïsme et à l'islam 1000-1050*, Paris 1998, p. 103), «les Montboissier sont alors suffisamment établis sur la scène seigneuriale pour renoncer aux mauvaises coutumes jadis imposées à Sauxillanges».

<sup>39</sup> *Chronica* cit., XIV.

<sup>40</sup> Il ne s'agit certainement pas, comme on l'a dit (Carutti, *Del marchese* cit.), d'Arduin «le Glabre» († v. 975), vainqueur des Sarrasins, dont la famille a été installée par Hugues d'Arles (*supra*), mais plutôt de cet Arduin homonyme, marquis d'Ivrée qui s'emparera du trône impérial à la mort d'Otton III pour un bref règne de 1002 à 1013 et mourra en 1015 moine à Fruttuaria (fondée par son cousin Guillaume de Volpiano), même s'il peut y avoir eu là encore

achète le terrain afin de rendre sa fondation totalement indépendante du pouvoir temporel local<sup>41</sup>, puis obtient un privilège de l'évêque de Turin Amizzon pour les futurs moines<sup>42</sup>. Outre leur intérêt chronologique, ces détails sont d'importance puisqu'ils rejoignent le souci contemporain des établissements en mal de réforme de s'extraire de l'emprise des laïcs, à l'instar des Clunisiens qui prêchent l'exemption monastique. Peu de temps après, Hugues – ou sans doute plutôt son fils Maurice – revient en Piémont par achever la fondation et demande diplôme confirmatif à l'empereur Otton III et à son *mentor* le pape Silvestre II, alias Gerbert d'Aurillac, « compatriote » d'Hugues, qui a été un temps archevêque de Ravenne<sup>43</sup>. Tout cela situe l'affaire entre 998 et 1002<sup>44</sup>.

Les débuts de La Cluse, ainsi marqués d'une empreinte auvergnate, présentent une autre coloration transalpine, plus méridionale celle-là, avec l'intervention d'individus originaires du sud de la Gaule, plus exactement des régions toulousaine et languedocienne, nous dirons tolosano-gothiques pour mieux préciser et mettre en avant l'élément ethnique, sans doute plus important qu'on ne pense encore autour de l'an Mil. Dans ce Midi « tolosano-gothique » justement, la situation est assez confuse à la fin du X<sup>e</sup> siècle, du fait de la rivalité entre lignages toulousains d'origine franque et lignages septimaniens d'essence guilhemide – la famille des descendants de saint Guillaume de Gellone et de Guillaume le Pieux – ou gothiques allogènes, tels les comtes et vicomtes de Carcassonne<sup>45</sup> et les

confusion, pour deux Arduin respectivement contemporains d'Hugues et de Maurice. L'évêque de Turin Amizzon, qui est un parent des Arduin, rajoute à la confusion de par ses dates aussi « fluctuantes » (960-1002). E. Mellana, *L'Abazia di S. Michele della Chiusa dalle origini fino al secolo XIV*, Alba, 1940, avec tableaux généalogiques. Voir aussi C. Patrucco, *Le famiglie signorili di Saluzzo fino al secolo XIII*, *Bollettino storico di studi saluzzesi*, X, Pinerolo 1901, pp. 57-114. Plus récemment Sergi, *I confini del potere* cit., pp. 56-126 (*Marchesi di Torino : la continuità*) ; et du même, *Una grande circoscrizione del regno italico : la marca arduinica di Torino : la continuità*, in « *Studi medievali* », s. III, 12 (1971).

<sup>41</sup> *Chronica* cit., XV.

<sup>42</sup> L'histoire de la fondation de La Cluse est illustrée au monastère même, sur un mur de l'église dit de la « Madone de la Miséricorde », par une remarquable fresque anonyme de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, de 3 m. 50 sur 1,50, peinte sur fond jaunâtre à traits rouges et blancs. C'est un détail « vestimentaire » qui permet notamment de dater la fresque : les soldats qui y sont représentés sont en uniformes ; or on sait qu'en Piémont les uniformes militaires n'apparaîtront qu'en 1671, par ordre de Charles Emmanuel II. Cf. fig. 3.

<sup>43</sup> Notons aussi qu'Otton III est sous l'influence de Romuald : en 996, il accorde aux Vénitiens un privilège.

<sup>44</sup> Cf. la fondation contemporaine mouvementée du prieuré clunisien de Saint-Flour, relatée par la chronique et les *Miracula Sanctæ Fidis* : Lauranson-Rosaz, *L'Auvergne* cit., pp. 365-367.

<sup>45</sup> M. Zimmermann a bien montré les raisons et la réalité de la partition entre Toulousain et Septimanie aux temps carolingiens : *Les Goths* cit., p. 39. Sur les inimitiés en Septimanie, cf. l'épisode de la *Vie* de Géraud d'Aurillac (*Vita Gerdaldi Auriliacensis*, éd. J.-P. Migne, *PL*, t. 133, II, 28, relatant les déboires du neveu du saint, le vicomte (de Toulouse), Benoît, qui serait à l'origine des Atton-Benoît (P. Ourliac, *Le premier siècle de l'abbaye de Lézat, dans Sous la règle de saint Benoît. Structures monastiques et sociétés en France du Moyen Âge à l'époque moderne*. Actes du Colloque, abbaye bénédictine Sainte-Marie de Paris, 23-25 octobre 1980) [Centre de Recherches d'Histoire et de Philologie de la IV<sup>e</sup> Section de l'É.P.H.É., Hautes Etudes Médiévales et Modernes, 47], Genève-Paris 1980, pp. 213-223.



3. - Saint-Michel de la Cluse. Fresque de l'histoire de la fondation sur le mur de la « Madone de la Miséricorde ».

comtes de Barcelone<sup>46</sup>. L'apogée des conflits sanglants qui opposent ces «clans» a lieu en 978/9, lorsque le comte de Carcassonne Roger le Vieux défait et tue son adversaire le comte Raimond IV de Toulouse<sup>47</sup>. Pour expier le meurtre, comme Hugues tout à l'heure, Roger va en pèlerinage à Rome, accompagné de nombreux prélats septimaniens, partie prenante d'une affaire politique qui les concerne<sup>48</sup>. Il y a fort à parier que cette caravane «pèlerine» ait fait halte La Cluse et qu'elle ait occasionné des largesses en faveur du sanctuaire en passe de devenir abbaye.

C'est à peu près au même moment que le compatriote et ami de ces pèlerins, le moine réformateur Garin<sup>49</sup>, fait le voyage outre-Alpes, pour faire confirmer par le pape l'union des deux abbayes de Lézat et de Cuxa en une congrégation capable de promouvoir la réforme, à l'instar du modèle clunisien initié par

<sup>46</sup> Les Catalans sont alors en train de se détacher de l'orbite franque : R. D'Abadal i de Vinyals, *Com Catalunya s'obri al mon mil anys enrera*, Barcelone 1960. D'Abadal a été suivi par P. Bonnassie, *La Catalogne du milieu du X<sup>e</sup> à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, croissance et mutations d'une société*, Toulouse 1975-1976 (ici, t. I, p. 326 s) : le premier grand voyage de Catalans *ad limina* en 951 est suivi de beaucoup d'autres qui marquent un «transfert affectif» de la royauté vers la papauté.

<sup>47</sup> Mort du comte de Toulouse : Dom C. Devic et Dom J. Vaissete, *Histoire Générale de Languedoc* (abr. HGL), Toulouse, 1872-1904, t. V, coll. 274 et 265 ; avant le 1<sup>er</sup> mars 978.

<sup>48</sup> L'évêque d'Elne Gildesin, l'abbé de Saint-Hilaire de Carcassonne Benoît, l'abbé de Roda, le comte évêque de Gérone Mir et l'abbé de Saint-Pierre de Besalu Gauzfred, tous amis de Garin de Lézat-Cuxa.

<sup>49</sup> Garin restaure Cuxa, dont la consécration solennelle a lieu en 974. N'est-ce pas aussi au même moment, alors que progresse sous Maieul l'*ordo cluniacensis*, que l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, réformée en 977, devient le chef d'un important regroupement monastique dans le Sud-Est, à l'instar de Gorze au Nord-Est. Cf. Chr. Lauranson-Rosaz, *Réseaux aristocratiques et pouvoir monastique dans le Midi aquitain du IX<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle*, dans *Naissance et fonctionnement des réseaux monastiques et canoniaux*, Saint-Étienne 1991 (CERCOR), pp. 353-372.

Odon. En Italie, peut-être même à La Cluse comme je l'ai suggéré, Garin rencontre un autre réformateur, Romuald de Ravenne, accompagné celui-ci de trois pénitents vénitiens, le doge Pietro Orseolo qui expie le meurtre politique de son prédécesseur, son neveu Giovanni Gradenigo et son gendre Giovanni Morosini. Sans doute est-ce à La Cluse que les caravanes se croisent : celle de Raimond de Carcassonne et des Gothiques d'une part, qui se rend à Rome, celle de Garin et des Italiens de l'autre, qui va à Cuxa. On a là en tout cas une excellente illustration de l'intensité des voyages et des échanges de deux côtés des Alpes, qu'il s'agisse de voyages et d'échanges religieux, culturels ou politiques, les trois dimensions étant liées ou confondues. Au cours de leur voyage de retour, une dizaine d'années plus tard, en 987, les Italiens, accompagnés de l'infatigable Garin et d'amis exilés catalans<sup>50</sup> repassent à La Cluse et y laissent l'ex abbé de Lézat, Advert, coadjuteur de Garin : Advert sera le premier abbé officiel de Saint-Michel de La Cluse<sup>51</sup>, dont la fondation définitive doit intervenir alors, avec l'aide d'Hugues de Montboissier ou plus vraisemblablement de son fils Hugues-Maurice<sup>52</sup>.

Les premiers temps du développement de La Cluse ont ainsi eu lieu sur un fond particulièrement chargé, dans un contexte trouble, avec des arrière-plans politiques évidents. Les éléments, qualifiés de «méridionaux», qui sont à l'origine de l'abbaye piémontaise peuvent paraître bien confus, parce qu'ils sont difficiles à cerner vraiment : je les ai développés de manière plus conséquente ailleurs, dans un article consacré aux relations étroites entretenues entre Saint-Michel de La Cluse et son homologue catalane Saint-Michel de Cuxa : je préfère y renvoyer plutôt que de rentrer ici dans des détails qui seraient par trop fastidieux. Disons simplement que les relations «italo-aquitano-gothiques» continueront de conditionner l'essor de l'abbaye, tant en ce qui concerne les personnes que les biens, les détenteurs des charges monastiques de La Cluse que ses possessions. Un réseau soutenu de relations en découle : c'est mon troisième et dernier point.

<sup>50</sup> G. Tabacco, *Romualdo di Ravenna e gli inizi dell'eremitismo camaldolese*, dans *L'eremitismo in Occidente nei secoli XI e XII (Atti della Settimana di studio, Mendola 1962)*, Milano 1965, ora in *Spiritualità e cultura nel medioevo. Dodici percorsi nei territori del potere e della fede*, Napoli 1993.

<sup>51</sup> Advert est le 9<sup>e</sup> abbé de Lézat, de 983 à 987. Il est expulsé en 988. Il faut sans doute mettre l'animosité entre Francs de Toulouse et Gothiques de Narbonnaise au compte de haines «ethniques» plus anciennes, remontant à la « guerre civile » de Provence (*supra*), voire aux expéditions franques qui ont ensanglanté le Midi, notamment la cruelle reconquête de Pépin le Bref au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle. Conflits ethniques (pour ne pas dire tribaux) et faïdes qui en sont la conséquence créent un cycle sans issu qui est le propre des sociétés dites «primitives».

<sup>52</sup> La date de 985 est donnée par la Chronique de Saint-Martial de Limoges : «Anno Gracie DCCCCXXXV, construxit cenobium Sancti Michaelis de Clusa Hugo Descozuz». *Chronicon Bernardi Iterii, armarii monasterii S. Marcialis*, f. 34, V, éd. H. Duplès-Agier, *Chroniques de Saint-Martial de Limoges*, Paris 1874, p. 44. Le contexte politique auvergnat ne contredit pas les années 990 : une certaine accalmie se manifeste alors, permettant entre autres l'essor de la Paix de Dieu accompagnée sans doute d'une nouvelle vague de pèlerinages pénitentiels.

<b>Hugues le Décousu</b> "Proavus" de Pierre le Vénérable... v. 910 – 980/6 <i>Fondateur de La Cluse v. 966</i> ∞ Isengarde, av. 931 morte 966/986.							
Géraud	Arbert	<b>Hugues (II) « junior » ?</b> v. 935-975 ? ∞ Emme, fille d'Udalvin et d'Almalatruide plutôt que d'Arlabert et de Munia (de Vienne ?)		Pierre	Abba teste ap. 994 d'où :	<b>Maurice</b> v. 940-1010. <i>Exécuteur de la fondation de La Cluse fin X<sup>e</sup> s.</i>	
Eustorge clerc, prévôt de Sauxillanges v. 983/6 oncle de :		Pierre 954/70	Maitran 968-986 s. p. ?	Arbert 954-993 ?	Pierre	Isengarde	<b>Maurice (II) de Montboissier</b> v. 990-1070 <i>vir nobilis, princeps</i>
Hugues prêtre		Didier fin X <sup>e</sup> s.	Elisée c. 954-986	Belieide	<b>Hugues (III) de Montboissier</b> <i>princeps</i> , v. 1030-1090.		Guillaume Bertrand 1 <sup>ère</sup> m. XII <sup>e</sup>
∞ Ermengarde d'où un fils et une fille							
				<b>Hugues-Maurice (III)</b> v. 1060-1115/5 (23.1) <i>Proceris, princeps, dominus de Montebuxerio</i> ∞ Raingarde + 1135 Marcigny		Guillaume Antonia	
Pour mémoire :							
<b>Hugues IV de Montboissier</b> le Décousu <i>Princeps et Miles</i> † v. 1150. ... etc.	<b>PIERRE LE VÉNÉRABLE</b> ABBÉ DE CLUNY *1092-1122-1156.	Jourdan abbé de La Chaise-Dieu 1146-1157	Pons abbé Vézelay 1138-1161	Armand abbé de Manglieu	Eustache	Héraclé Pr. de Brioude ARCHEVÊQUE DE LYON 1152-1163	
© Chr. Lauranson-Rosaz 2005							

#### 4. - Paillers-Montboissier.

### Un réseau soutenu de relations avec le Midi de la Gaule

Le recrutement d'abbés et de moines clusiens en Auvergne et en pays «tolosano-gothique» se fera naturellement : les successeurs d'Advert semblent eux aussi originaires de l'actuel Languedoc : Atton sans doute, au nom d'allure gothique, alors que précisément Garin rétablit l'ordre à Lézat-Cuxa<sup>53</sup> ; probablement Benoît I (1002-1046), à qui la tradition attribue le premier essor de l'ab-

<sup>53</sup> La prise de pouvoir coïncide avec la crise catalane ; en 987 en effet, on assiste à un nouveau départ de Catalans pour Rome, accompagnés des Italiens restés à Cuxa : le comte Oliba Cabreta de Cerdagne – père du grand Oliba de Vic – résilie ses fonctions civiles, comme Pierre Orseolo l'avait fait à Venise. Reprenant en sens inverse le chemin emprunté dix ans auparavant par les exilés de l'Adriatique, il part pour l'Italie, accompagné de Garin – de nouveau partant –, de Marin et de Jean Gradenigo (Orseolo est mort à Cuxa, Morosini est rentré à Venise). Fait aussi partie du voyage Advert, le coadjuteur de Garin, que nous retrouvons juste après installé comme premier abbé officiel Saint-Michel de La Cluse, dont la fondation définitive intervient alors, à l'initiative de Hugues de Montboissier ou de son fils. Advert a été «chassé» de son monastère de Lézat : «expulsus», dit la Chronique de La Cluse. Le convoi auquel il s'est agrégé à la suite de Garin et d'Oliba, théoriquement dicté comme les autres par la piété et la dévotion à Rome, a donc en fait toute l'apparence d'une fuite précipitée : les évène-

baye<sup>54</sup>, Benoît II le Jeune (1066-1091)<sup>55</sup> certainement, comme l'atteste son biographe, le même moine Guillaume de la chronique, qui le dit originaire de Septimanie et élevé à Saint-Hilaire de Carcassonne<sup>56</sup>. Il fut, dit-on, l'un des plus remarquables abbés de son temps<sup>57</sup>, alliant l'amour des célébrations pieuses et l'amour du travail manuel, dont il maintint avec soin la tradition<sup>58</sup>. Peut-être Guillaume son successeur ; enfin Ermengaud, dont le nom trahit aussi une origine gothique, à la fin du XI<sup>e</sup> siècle<sup>59</sup>.

Sur le plan purement religieux, les vecteurs principaux de la renommée de La Cluse autour de l'an Mil sont le culte de saint Michel et celui de saint Pierre, dont on sait l'essor particulier alors, du fait qu'il met en avant la réforme de l'Église prônée par les Clunisiens. Le rôle de peseur d'âmes de l'archange Michel en fait l'auxiliaire de Pierre aux portes du Paradis ; il est aussi en tant que vainqueur du démon un modèle de vertu guerrière. Dans la plus pure tradition carolingienne des « miroirs », il est proposé comme idéal aux *bellatores*, *seniores* et autres *milites* ; comme dans une moindre mesure saint Georges et saint Maurice, il est conçu comme un élément canalisateur de leurs violences, avant que ne se mette en place le code de la chevalerie chrétienne<sup>60</sup>. Le développement du culte

ments de France en sont-ils la seule cause ou faut-il y voir les répercussions des conflits locaux, justement attisés par le changement dynastique ? Peu avant 990 a lieu un mariage qui modifie le jeu des alliances en Septimanie, celui de Raimond de Carcassonne, fils du comte Roger, avec Garsinde, fille du vicomte Guillaume d'Agde-Béziers, et c'est dans les mêmes années 990 qu'est convoqué le célèbre concile de paix de Narbonne qui réunit les Gothiques sous la présidence de leur archevêque : il y a là des indices d'une redistribution des cartes politiques qui, ajoutés à ce qu'on sait de la crise que traversent les monastères depuis quelque temps éclairent mieux les choses.

Le développement de La Cluse a ainsi lieu sur un fond particulièrement chargé, dans un contexte trouble où un certain nombre de gens se replient sur l'Italie : La Cluse se présente comme un lieu de repli de la congrégation cuxane, se retrouve pour ainsi dire « peuplée » de Catalans. Advert y trouve refuge, tandis qu'Oliba Cabreta choisit le Mont-Cassin pour finir ses jours, et que Garin, infatigable pèlerin, s'embarque pour Jérusalem... autant de destins et de destinations qui font penser à des exils ou à des pénitences.

<sup>54</sup> Cf. *infra*, n. 73, concernant le moine Benoît, neveu de l'abbé Benoît de La Cluse.

<sup>55</sup> Le monastère a sans doute été entre-temps régi par l'évêque du lieu, Pierre d'Asti (v. 1034-1049), qui est cité en 1039 dans le diplôme de Henri III pour La Cluse : il était de la famille de la comtesse Adélaïde de Suse ; après lui on a Bernard (1050-1064), dont on ne sait rien.

<sup>56</sup> Peut-être est-ce le même que ce Benoît qu'on trouve abbé de Lézat, Saint-Hilaire et Notre-Dame d'Alet sous la houlette de Garin, cité dans la bulle de Jean XV, confirmant en 993 l'union de Lézat et Cuxa.

<sup>57</sup> Placé là par son père Bernard. Il faut peut-être le rattacher à la famille de Carcassonne. Sur Benoît II, outre sa *Vita*, cf. l'article de F. Baix, dans *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique*, Paris 1912, t. VIII, coll. 200-201.

<sup>58</sup> Dom U. Berlière, *L'ascèse bénédictine des origines à la fin du XII<sup>e</sup> siècle*, Paris 1927, *passim*.

<sup>59</sup> *Chronica* cit., XX et ss. Vie de Benoît (II), abbé de La Cluse (1066-1091), écrite par le moine Guillaume sous l'abbatit d'Ermengaud (1095-1123), *Venerabilis Benedicti Clusensis abbatis Vita* : éd. Mabillon et Ruinart, AA. SS. O.S.B., t. VI, pars II, pp. 696-715 ; L. Provana, MPH, V, SS., III, coll. 269-300 ; L. C. Bethmann, MGH, SS, XI, pp. 196-209. Entre Benoît II et Ermengaud se situe Guillaume (1091-1099).

<sup>60</sup> J. Flori, *La chevalerie*, Paris 1998.

de saint Michel dans la seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle, est une réponse évidente à la crise que connaît alors la société méridionale, la trop fameuse «mutation féodale»<sup>61</sup>, parallèlement à l'essor du mouvement de la Paix de Dieu, parti du Centre de la Gaule : la sensibilité de l'évêque du Puy Gui d'Anjou, promoteur du mouvement vers 970, aux deux cultes de saint Pierre et de saint Michel, est à cet égard significative, puisqu'elle le pousse à consacrer à chacun un sanctuaire dans sa cité épiscopale<sup>62</sup>. Notons que c'est contemporanément qu'ont lieu les fondations des trois grands oratoires occidentaux dédiés à Saint-Michel : Le Mont-Saint-Michel en 961, Saint-Michel de Cuxa en 974<sup>63</sup>, La Cluse dans les dernières années du X<sup>e</sup> siècle<sup>64</sup>.

Les pèlerinages, processions et translations de reliques qui les entourent, outre leur aspect éminemment populaire, sont aussi occasions de rencontre des élites, cléricales ou laïques, venues des différents horizons, méridionaux ou non. Les fondations pieuses qui les jalonnent ou qu'ils occasionnent sont ainsi des carrefours culturels expressifs, engendrant tout un réseau de relations durables, révélateur des mentalités de ceux qui le construisent ou l'entretiennent. La *Sacra*, tel un pivot de cette plaque tournante qu'est le Piémont, est du même

<sup>61</sup> Dans la charte n. 629 du *Cartulaire de Sauxillanges* cit. (*supra*, n. 38), le fils de Hugues, et le continuateur de sa fondation clusienne, Maurice, dont le nom est déjà en soi significatif, donne «Domino Deo... Virgini Marie et beato archangelo Michaeli atque beato Petro».

<sup>62</sup> Saint-Pierre du Monastier en 993. *Saint-Michel d'Aiguilhe. Commémoration du Millénaire de l'Érection de la Chapelle de Saint-Michel d'Aiguilhe*, Le Puy-en-Velay 1962, notamment la contribution éclairante du chanoine A. Fayard, *La charte de Saint-Michel d'Aiguilhe*, pp. 96-131. Pour les aspects architecturaux et artistiques, X. Barral i Altet, *La chapelle Saint-Michel d'Aiguilhe au Puy*, dans *Congrès archéologique de France*, 133<sup>e</sup> session (Velay 1975), Paris 1976, pp. 230-313. Notons au passage la dévotion de Gotescalc pour saint Jacques : cet évêque de tradition wisigothique est considéré comme le premier pèlerin « français » à Compostelle. Cf. notre récent article : *Gotescalc, évêque du Puy (927-962)*, dans *Retour aux sources. Textes, études et documents d'histoire médiévale offerts à Michel Parisse*, V, *Vie de l'Église : acteurs, institutions, rituels*, Paris 2004, pp. 653-667.

<sup>63</sup> Une première communauté monastique s'installe peu avant le milieu du IX<sup>e</sup> siècle à Eixalada, en amont de la Têt, en Haut-Conflent, pour pratiquer la vie monastique sous le patronage de saint André. Cet établissement monastique (cité dédié aux saints Germain et Michel en 840) est détruit en 878 par une crue du fleuve. Les moines cherchent alors un lieu plus sûr au pied du Canigou et s'installent à l'endroit où se trouve actuellement le monastère, en construisant une première église de petites dimensions, dédiée à saint Germain d'Auxerre. À partir de ce moment, bénéficiant de l'aide comtale et des échanges de plus en plus étroits que l'Église catalane entretient avec Rome, le monastère ne cesse de s'enrichir, de s'affirmer et de se développer. Dès lors, des liens culturels et de dépendance unissent l'abbaye catalane à celles du Languedoc. Des personnages illustres se rendent à Cuxa tel le doge de Venise, Pierre Orseolo, qui décide de s'y retirer. Sur le plan architectural, trois églises ont précédé les bâtiments aujourd'hui conservés : celle dédiée à saint Germain déjà mentionnée ; une deuxième église dédiée à saint Michel et saint Germain, connue en 938 (et ? 948/51) ; enfin une nouvelle consécration de l'église Saint-Germain, en 953, dont rien n'a été conservé. En 956, l'abbé Pons commence la construction de l'église actuelle de Cuxa qui est dédiée à saint Michel et consacrée le 30 septembre 974, en présence du comte Oliba Cabreta et l'abbé Garin, qui préside aux destinées de Cuxa de 962 à 993.

<sup>64</sup> Savio, *Sulle origini* cit., p. 13, notes 2 et 3, rappelle les rapports entre les trois grands sanctuaires dédiés à Saint-Michel (le Mont Tombe, La Cluse et le Mont-Gargan) et note l'égalité distance entre eux.

coup un lieu de convergence des élites de toutes sortes : laïcs chefs politiques, pénitents ou exilés, clercs dignitaires et réformateurs.

Entre autres grandes figures de laïcs pieux qui séjournent à La Cluse, le duc d'Aquitaine Guillaume le Grand, que son habileté et sa sagesse mettent au premier rang des princes de son temps, est d'une piété que n'égale que sa haute culture<sup>65</sup>. Il soutient l'Église réformatrice, notamment la réforme clunisienne d'Odilon<sup>66</sup> et le mouvement de la Paix de Dieu<sup>67</sup>. En 1024, à la mort de l'empereur Henri II, les Italiens lui offrent, pour son fils, la couronne d'Italie<sup>68</sup> : «les envoyés italiens connaissaient le duc de longue date, ses fréquents voyages à Rome l'ayant mis en rapport non seulement avec les papes, mais encore avec toute la haute noblesse italienne». Il entretenait des rapports épistolaires avec le marquis de Suse Manfred et avec l'évêque Léon de Verceil<sup>69</sup>, et de plus sa femme Agnès était la petite-fille d'Adalbert, le dernier roi de race nationale qu'eût possédé l'Italie<sup>70</sup>.

Le chroniqueur limousin Adémar de Chabannes, qui nous a largement décrit le duc Guillaume, précise qu'«il avait pris dès sa jeunesse l'habitude d'aller tous les ans à Rome, généralement à l'époque du Carême ; (et que) si, pour un motif quelconque, il ne faisait pas ce voyage, il le remplaçait par un pieux pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle»<sup>71</sup>. Guillaume a donc maintes fois l'occasion de passer par Saint-Michel de La Cluse, d'y recevoir l'hospitalité et de gratifier l'abbaye, au même titre que Cluny<sup>72</sup>, car il était d'une extrême générosité.

<sup>65</sup> Formé par Fulbert de Chartres dont il se réclamera toujours le disciple, il était d'une culture exceptionnelle. A. Richard, *Histoire des comtes de Poitou, 778-1204*, Paris 1903, p. 209.

<sup>66</sup> Op. cit., pp. 206-207 et p. 216. Sur Odilon et Cluny, (Dom) J. Hourlier, *Saint Odilon, abbé de Cluny*, Louvain 1964 (*Bibliothèque de la Revue d'Histoire ecclésiastique*, fasc. 40.). Très récemment, *Odilon de Mercœur, l'Auvergne et Cluny. La « Paix de Dieu » et l'Europe de l'an mil*. Actes du colloque de Lavoûte-Chilhac des 10,11 et 12 Mai 2000, Nonette 2002.

<sup>67</sup> Richard, *Histoire des comtes de Poitou* cit., pp. 202-205. Sur la Paix de Dieu, la littérature est aussi des plus abondantes. Cf., malgré ses positions partisanses, D. Barthélemy, *L'an mil et la Paix de Dieu. La France chrétienne et féodale 980-1060*, Paris 1999. Sa bibliographie «succincte», pp. 581-604.

<sup>68</sup> Richard, *Histoire des comtes de Poitou* cit., pp. 181-186.

<sup>69</sup> Op. cit., pp. 184-185. *PL*, 141, coll. 827-830, lettre du duc Guillaume à Léon, évêque de Verceil.

<sup>70</sup> Richard, *Histoire des comtes de Poitou* cit., pp. 181-182. C'est à cette occasion que l'évêque de Turin reçoit en cadeau de Guillaume la mâchoire de saint Jean Baptiste, détachée de son chef conservé à Saint-Jean-d'Angély. C. D. Du Cange, *Traité historique du chef de saint Jean-Baptiste*, p. 152, cit. *ibid.*, p. 182 et n. 3.

<sup>71</sup> Adémar de Chabannes, *Chronique* (éd. P. Bourgain, R. Landes et G. Pon, Turnhout 1999), III, 41 : «Cui a juventute consuetudo fuit, ut semper omni anno ad limina Apostolorum Romam properaret, et eo quo Roma non properabat, ad sanctum Jacobum Galliciae reconpensaret iter devotum» (trad. A. Richard, p. 196).

<sup>72</sup> Adémar De Chabannes, *Chronique*, III, 41 : «Idem Dux ... Coenobio Cluniacensi, et coenobio Sancti Michaelis Clausam in Italia, ex multis aliis per Burgundiam et Aquitaniam monasteriis Dei, juxta oram maritimam plura in redivisibus dona terrarum ad copiam supplementi servorum Christi delegavit». C'est sans doute l'origine de la possession par La Cluse en Bas-Poitou du prieuré de l'important prieuré de Moutiers-les-Mauxfaits, qui sera abandonné par

Signalons au passage qu'en 1029, dans le cadre d'un concile fameux tenu à Limoges pour traiter de la question de l'apostolicité de saint Martial, le même Adémar de Chabannes se heurte violemment à Benoît, prieur de la Cluse, neveu de Benoît I<sup>er</sup>, qui en profite pour railler l'inculture des Aquitains, qu'il connaît bien pour avoir étudié chez eux<sup>73</sup>. L'incident, pour anecdotique qu'il soit, est révélateur de l'intensité des relations entre l'abbaye italienne et ses possessions aquitaines.

D'une grande générosité sont aussi les laïcs qui ont des liens avec La Cluse, dans le cadre de ce qu'il est convenu d'appeler les «mouvances laïques», lesquelles mêlent étroitement piété et dévotion d'une part, intérêts matériels liés aux fonctions et dignités monastiques, au patrimoine et à ses revenus de l'autre<sup>74</sup>.

La famille des fondateurs, les Paillers-Montboissier, restera indéfectiblement fidèle à La Cluse, avec des relations durables et suivies<sup>75</sup>. De son côté, l'abbaye piémontaise témoignera un intérêt soutenu pour l'Auvergne d'où venait son fondateur, comme en témoigne l'évolution de son patrimoine dans cette région<sup>76</sup>. Au XII<sup>e</sup> siècle, l'un des membres les plus illustres du lignage de Mont-

les moines italiens à l'évêché de Luçon en 1451 (D. Fonteneau, XIV, p. 339). Guillaume rend aussi son rang d'abbaye à Saint-Michel-en-l'Herm, l'émancipant de la tutelle de Saint-Florent de Saumur (Richard, *Histoire des comtes de Poitou* cit., pp. 218-219). On peut y voir le signe d'une dévotion spéciale à l'Archange chez Guillaume comme finalement chez tant d'autres princes...

<sup>73</sup> Ce Benoît moque l'illettrisme des Aquitains, déclarant que si l'un d'entre eux a appris un peu de grammaire, il se croit un Virgile. Adémar de Chabannes, *Epistola de apostolatu sancti Martialis*, éd. J.-P. Migne, *PL*, t. 141, coll. 89-112, ici 107-108. Cité et traduit par P. Riché, *Écoles et enseignement dans le Haut Moyen Âge*, Paris 1979, p. 145 : «Je suis le neveu de l'abbé de Cluse. Il m'a conduit dans beaucoup de villes de Lombardie et de France pour me faire apprendre la grammaire et mon instruction lui a coûté 2.000 sous qu'il a donnés à mes maîtres. J'ai étudié pendant neuf ans la grammaire et, maintenant, je suis devenu écolâtre (*scolasticus*). Nous sommes neuf écolâtres qui connaissons la grammaire et, en vérité, je suis parfaitement instruit. J'ai deux grandes maisons remplies de livres et actuellement je ne puis les lire tous mais je réfléchis sur eux tous les jours. Il n'y a pas au monde un livre que je ne possède. Personne ayant quitté l'école n'est plus instruit que moi. Je serai abbé de Cluse après la mort de mon oncle. J'aurais déjà été choisi sans la malice de quelques moines qui ne se soucient que d'hypocrisie et d'ignorance. Je serai bientôt consacré abbé, pour le moment je suis prieur de Cluse et je sais comment composer un discours et faire une lettre. En Aquitaine, il n'y a pas d'instruction mais tout le monde est inculte. Et si quelque aquitain a appris un peu de grammaire, il se croit un Virgile. En France on est instruit, du moins un peu plus. Mais en Lombardie où j'ai bien étudié se trouve la fontaine du savoir». Voir aussi du même P. Riché, *Éducation et culture dans l'Occident barbare (VI<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles)*, Paris 1962.

<sup>74</sup> Nous renvoyons au colloque du CERCOR consacré à la question des «mouvances laïques», *Naissance et fonctionnement des réseaux monastiques et canoniaux*, notamment notre article, *Réseaux aristocratiques* cit., *supra*, n. 49.

<sup>75</sup> M. de Framond, *Les Montboissier et l'Église. Des traditions de libéralité dans une famille de la féodalité moyenne*, dans *Il Millenio Composito di San Michele della Chiusa. Documenti e studi interdisciplinari per la conoscenza della vita monastica clusina*, III (dir. I. Ruffino et M. L. Reviglio della Veneria), Borgone Susa (To) 2000, pp. 41-101.

<sup>76</sup> Pour des traces de la réputation de l'abbaye clusienne, en Auvergne, outre les possessions dues aux *Montboissier*, cf. É. de Diègne, *L'abbaye... et ses rapports avec la ville du Puy*. Voir aussi cette charte du chapitre cathédral de Clermont où un chevalier (*miles*) Pierre donne à La Cluse, *ad Clusam*, mal lu *ad Dusam* par l'archiviste Michel Cohendy, *Inventaire de toutes les*

boissier et l'un des plus grands abbés de Cluny, Pierre le Vénérable (1122-1155), rappellera la mémoire de son ancêtre Hugues le Décousu, le fondateur de La Cluse, et son frère Pons, avant d'être abbé de Vézelay, sera moine dans cette abbaye de famille qu'est la Sacra, sous l'abbé Ermengaud<sup>77</sup>. Ce dernier, nous l'avons dit, évoque par son nom la Gothie, plus précisément Carcassonne et l'abbaye Saint-Hilaire dont était originaire l'abbé Benoît II, ce Benoît II qui fait rallier La Cluse au mouvement de la réforme romaine centralisatrice inspiré par Cluny. Il serait à cet égard intéressant de regarder de plus près l'origine des possessions languedociennes de La Cluse, quand on sait les étroites relations familiales des comtes de Rodez, de Melgueil, de Narbonne, ou de Barcelone, sur les terres desquels La Cluse est implantée<sup>78</sup>, et surtout quand on se souvient de l'impact de Cluny dans ces régions.

Mais plus que les intérêts matériels liés à ces «mouvances laïques», aux fonctions monastiques ou aux possessions foncières, certes non négligeables en la matière, c'est évidemment l'esprit même de la réforme qui a contribué au soutien de ce réseau monastique transalpin. C'est sur cette idée force que je terminerai, pour mieux rejoindre la problématique même de ce colloque.

Passent forcément par La Cluse tous les grands intellectuels réformateurs du temps : Rathier, moine puis abbé de Lobbes, évêque de Liège et de Vérone<sup>79</sup>, les abbés Mayeul puis Odilon de Cluny, qu'il est inutile de présenter, ou encore Guillaume de Volpiano ou de Dijon, le plus célèbre des abbés bénédictins bâtisseurs de monastères, fondateur de Fruttuaria<sup>80</sup>.

Né à quelques dizaines seulement de kilomètres de La Cluse, à San Giulio d'Orta, parent par sa mère d'Arduin d'Ivrée, roi d'Italie qui favorise La Cluse, on connaît son activité inlassable de voyageur, de fondateur, de relais entre les

*chartes antérieures au XIII<sup>e</sup> siècle qui se trouvent dans les différents fonds d'archives du département du Puy-de-Dôme, dans Annales scientifiques, littéraires et industrielles de l'Auvergne, t. 27<sup>e</sup>, Clermont-Ferrand, 1854, p. 400 : ADPDD, 3G, Arm. 18, sac 1, c. 31, 1052-1064. Les Montboissier feront de La Cluse, bien évidemment «leur» abbaye comme de Maurice «leur» nom (Lauranson-Rosaz, L'Auvergne cit.).*

<sup>77</sup> *Chronique* de Geoffroy de Vigeois, éd. Ph. Labbé, *Nova bibl.*, II, 301. ou *RHF*, XII, 432 : «Proavus ejus (de Pierre le V.) ex revelatione divina ecclesiam. S. Michaelis de Clusa aedificavit ; mater vero numerose filiorum germine gaudens, Marciniacum se contulit, et ibi in sanctimonia vitam finivit ; pater vero ejus in monasterio Celsiniacensi. Fratres vero ejus quatuor ecclesiastici et duo laici fuere : Iordanus abbas Casse Dei, Poncius abbas Vizeliacensis, Armannus abbas Magni Loci, Heraclius praepositus ecclesiae Brivatensis ; duo milites Dissutus et Eustachius, quorum nobilitas et honestas, toti Arverniae nota fuit» (Dom Martin Bouquet, *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, abr. *RHF*, XIV, Paris 1806, p. 396). Cf. aussi G. Constable, *The letters of Peter the Venerable*, Cambridge Mass. 1967.

<sup>78</sup> Récemment bien mis en évidence les liens entre les comtes de Carcassonne et les familles comtales de Rodez, de Melgueil, de Barcelone. T. Stasser, *Autour de Roger le Vieux : les alliances matrimoniales des comtes de Carcassonne*, dans «Annales du Midi», 108 (1996), 214, pp. 165-187.

<sup>79</sup> Cf. la [inérite] communication à ce même colloque d'A. Dierkens, *Entre Lobbes, Liège et Vérone : Rathier (c. 890-974)*.

<sup>80</sup> D. Iogna-Prat, *Guillaume de Dijon*, dans P. Riché (dir.), *Les saintetés dans les empires rivaux (815-1053)*, tome V de l'*Histoire des saints et de la sainteté chrétienne*, Paris 1986, pp. 164-167.

grands centres clunisiens de Gaule et d'Italie promoteurs de la réforme bénédictine bientôt grégorienne. En tant que clunisien, illustre bien aussi l'intérêt que très tôt la congrégation bourguignonne a porté à La Cluse : La Cluse qui était une des étapes favorites de Guillaume ; c'est même à lui qu'on attribue le plan majestueux et très original de la quatrième église de la *Sacra*, au-dessus des trois chapelles préexistantes<sup>81</sup>.

L'hagiographe de Guillaume, le non moins célèbre Raoul Glaber, moine clunisien gyrovague, est présent à ses côtés, lors de la consécration du monastère de Saint-Just de Suse le 17 octobre 1029, sous les auspices du fondateur, le marquis Manfred : il nous relate l'affaire dans le détail, expliquant notamment comment le corps du saint martyr, saint Just de Beauvais, était en fait un corps anonyme transporté par un certain Étienne, maquignon trafiquant de cadavres qu'il vendait comme saints<sup>82</sup>.

Dernière grande figure de l'Église réformatrice qui a des liens avec La Cluse, et non la moindre : saint Bruno, le père des Chartreux. Il entretenait des rapports avec de très nombreux monastères, comme l'atteste l'importance de son rouleau mortuaire<sup>83</sup>. Parmi les cloîtres visités figurent en bonne place Oulx et Saint-Michel de La Cluse.

L'exemple de l'abbaye de Saint-Michel de La Cluse est un parfait exemple du rôle de carrefours culturels que jouent les fondations pieuses qui jalonnent les routes de pèlerinage au Moyen Âge. La fondation, puis l'extension de la congrégation clusienne est un excellent révélateur des attitudes mentales des

<sup>81</sup> Entre 1015 et 1035, la cime du Pirchiriano est englobée dans la structure de cette nouvelle église dite de Hugues dont il subsiste la partie ouest, appelée le chœur ancien. Mais, l'église nouvelle s'avère vite trop courte. Le nombre des moines, et la renommée du Monastère, réclamaient un chœur de vastes proportions. L'idée d'une telle construction revient probablement à l'abbé Ermengaud qui dirige l'abbaye de 1099 à 1131. Il s'agissait de dresser un gigantesque soubassement qui, s'appuyant sur le dernier pic du Mont, rejoindrait le sommet, au niveau duquel pourrait ainsi s'élever la cinquième église : un espace vraiment grandiose et digne d'une Abbaye puissante. Saint Michel de la Cluse où l'autel « n'avait pas son pareil au monde » (Bligny, *L'Église* cit., p. 234).

<sup>82</sup> *Histoires*, IV, 6-8, éd. PL, t. 142, coll. 673-675, et la récente édition de M. Arnoux, Turnhout 1996, pp. 235-239. Cf. C. Cipolla, *Le piu antiche carte diplomatiche del monastero di San Giusto di Susa (1028-1212)*, dans «*Bullettino dell'istituto storico italiano*», 17 (1896), pp. 7-115, aux pp. 68-75. Sur l'importante question des reliques, cf. la communication [inédite] à ce même colloque d'É. Bozoki, *Translations de reliques autour de Novalesa*.

<sup>83</sup> Outre évidemment la Grande-Chartreuse, Saint-Robert de Cornillon, le prieuré ruffien de La Côte-Saint-André, Ainay, Cluny, Saint-Oyand, Saint-Bénigne de Dijon, Bèze, Molesme, Saint-Michel de Tonnerre, Saint-Germain et Saint-Étienne d'Auxerre, Pouthières, Montiéramey, Saint-Nicaise de Reims, Saint-Denis, Saint-Germain-des-Prés, Saint-Maur-des-Fossés, Saint-Vaast d'Arras, Corméry, etc. Ce document, parvenu au prieur général François du Puy, son premier éditeur, au début du XVI<sup>e</sup> siècle, comporte 178 titres funèbres – et il en manque certainement – dont la plupart ont été rédigés par des moines. Rouleau funèbre de saint Bruno, PL, t. 152, c. 564-565 ; L. Delisle, *Les rouleaux des morts*, Paris 1866, pp. 155-162 ; Th. Forest, *Saint Bruno, le premier chartreux*, mém. dactylo. DES, Grenoble 1948, en a donné une étude critique, pp. 70-85.

milieux laïques et ecclésiastiques du Midi de la Gaule comme de l'Italie. Du centre stratégique que constitue La Cluse, les élites laïques ont fait un lieu de rencontre privilégié, et les élites cléricales s'en servent pour propager leurs idées réformatrices à travers le culte de l'Archange. La Cluse apparaît en fin de compte comme un instrument original de la sociabilité des Méridionaux, des deux côtés des Alpes.